Ami du Clergé du 15 octobre 1931

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête du Christ-Roi. — Royauté réelle, légitime, spirituelle, 609.
Pour la fête de la Toussaint. — I. L'immortalité, 611. — II. Les béatitudes évangéliques, 613.
Petits prônes. — L. *22e Dim. après la Pentecôte :* L'obéissance au pouvoir civil, 615.
Entretiens sur la vie chrétienne. — CXLI. Les illusions de l'esprit, 616.
La prédication des choses qui nous entourent. — 109. La fumée, 619. — 110. Le couteau, 622.

POUR LA FÊTE DU CHRIST-ROI

ROYAUTÉ RÉELLE, LÉGITIME, SPIRITUELLE

Mes frères,

Dans le vocabulaire des prédicateurs, il est une expression consacrée, je devrais dire même devenue cliché, pour caractériser les grands siècles chrétiens. Nous les appelons les « *âges de foi.* » « Aux âges de foi », disons-nous ...comme si le nôtre avait perdu cette foi.

Et peut-être, en effet, aucune expression n'est plus juste pour marquer le départ entre le passé et le présent. Il semble aujourd'hui à la majorité des hommes qu'ils peuvent s'en remettre à leur seule raison et à leurs propres moyens, non seulement pour assurer leur bien-être et leur progrès matériels, mais encore pour organiser moralement leur vie individuelle, familiale, sociale. Depuis trois siècles surtout, nous marchons et nous aboutissons à l'oubli de Dieu, à l'indifférence volontaire et systématique vis-à-vis de Dieu, à la mise au rancart de Dieu.

Un mot, peut-être mal choisi, mais aujourd'hui consacré par l'usage, désigne cet esprit des temps modernes : le laïcisme. Le laïcisme, c'est une conception et une organisation de la vie en dehors et abstraction faite de Dieu. Doctrine chez les uns, pratique entrée dans les mœurs chez les autres, le laïcisme est le grand mal de notre époque.

Cette physionomie de notre temps donne à l'institution de la fête du Christ-Roi sa véritable et haute signification. Quand, sur la fin de l'année jubilaire 1925 (11 décembre), le Souverain Pontife Pie XI adressa à l'univers son encyclique *Quas primas,* qui inscrivait cette nouvelle fête au calendrier liturgique, les superficiels purent n'y voir qu'une manifestation de piété à l'usage des dévots et même en sourire comme d'un acte de bien minime importance dans la mêlée des graves questions nationales et sociales qui secouent notre monde moderne. Dans la pensée du Pape et en fait, c'était aller au fond des choses : c'était, devant l'apostasie pratique des individus et des peuples, affirmer les droits du Christ et la nécessité du retour au Christ, en dehors de qui il n'y a pas de salut.

Ainsi cette fête est d'abord un enseignement pratique, qui rappelle chaque année au monde, en face du laïcisme moderne, la royauté du Christ sur nos vies et sur nos destinées.

Cet enseignement, il nous faut l'écouter. De cette royauté, il nous dira la réalité, les titres, le caractère. C'est une royauté *réelle,* c'est une royauté *légitime,* c'est une royauté *spirituelle.*

I. — *Royauté réelle*

Il y a royauté et royauté.

Nous sommes prodigues de couronnes. Il suffit qu'un être s'impose par sa supériorité pour que nous le proclamions roi. C'est ainsi que nous appelons l'homme le roi de la création, parce que son âme, et avec son âme, son intelligence et sa volonté, l'élèvent au-dessus de toutes les créatures qui composent ou peuplent notre monde visible : royauté d'excellence et de dignité qui ne confère pourtant aucun droit ni aucun pouvoir ; pour être la reine de nos jardins, la rose n'exerce aucune influence ni sur la beauté, ni sur le parfum des autres fleurs.

Certes, en ce sens déjà, le Christ est roi : roi des intelligences, roi des volontés, roi des cœurs. M. Renan lui-même en convient dans sa *Vie de Jésus.* Par la pénétration de son intelligence et par l'étendue de sa science, jamais maître n'a parlé comme ce maître ; à travers les circonstances les plus difficiles et les plus tragiques de son existence, sa volonté reste toujours maîtresse d'elle-même et prompte à l'héroïsme ; son cœur doux et humble est bon à toutes les faiblesses : aux petits, aux malades, aux pécheurs, sans concession pourtant à la morgue arrogante des pharisiens et des orgueilleux. Par son intelligence, par sa volonté, par son cœur, par tout son être, il est le plus bel exemplaire de notre race, la fleur de l'humanité, le roi des hommes.

Pourtant, s'il n'était qu'en ce sens le roi des hommes, sans doute cela lui vaudrait notre estime, notre admiration, nos sympathies, mais cela ne nous engagerait à rien de plus envers lui. Nous resterions libres de rêver pour nous d'un autre idéal d'humanité et d'y tendre à notre guise. Nous pourrions nous développer dans notre sphère indépendamment de lui.

Mais n'allons pas imaginer uniquement ainsi le Christ-Roi. Quand il prêchait à la foule son royaume, quand il se proclamait roi devant Pilate, cet humble ne faisait pas ostentation de ses vertus ni de ses perfections. Tout simplement il rendait témoignage à la vérité, en affirmant ses droits à régner sur le monde : sur les consciences, sur les foyers, sur les nations.

C'est un roi véritable que prédisent toutes les prophéties : roi régnant sur la montagne de Sion, qui recevra en héritage et pour domaine les confins de la terre. (Ps. II). C'est un roi véritable que l'archange Gabriel annonce à la Vierge pour enfant : « Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de

David son Père et il régnera dans la maison de Jacob et son règne n'aura pas de fin. C'est roi véritable que Notre-Seigneur se déclare quand il affirme que tout pouvoir lui a été donné au ciel et sur la terre (Math., XXVIII, 18). Cette manière de s'exprimer de nos saints Livres, dont on pourrait multiplier les citations, et qui parlent de pouvoir et d'exercice de royauté, indiquent bien une royauté réelle ou alors ne signifient rien.

II. — *Royauté légitime*

Et d'où vient que le Christ soit investi d'un pareil pouvoir qui le fait roi de l'univers ?

Il faut redire de lui, et à plus forte raison, ce qu'on a dit de la royauté d'Henri IV sur la France, qu'il règne sur le monde « et par droit de conquête et par droit de naissance ».

Par droit de naissance d'abord.

Le Christ n'est pas seulement un homme : il est l'Homme-Dieu. En lui l'humanité et la divinité se rencontrent et se fondent dans une même personne. Cette personne, c'est le Fils de Dieu fait homme.

Tout ce qui est le bien, le pouvoir, l'apanage du Père est aussi le bien, le pouvoir, l'apanage du Christ qui est son Fils. Par lui, comme par le Père, tout a été fait au commencement des temps et tout subsiste encore à la minute où nous sommes. A lui comme à son Père nous devons donc l'obéissance et la soumission.

Donc, royauté légitime, et si solidement établie, si bien fondée en pouvoir, qu'aucune autre royauté ne peut lui être comparée. Elle est inamovible et souveraine, à l'abri de toutes les révolutions de ses sujets et de toutes les ambitions de ses suzerains. C'est la royauté de Dieu même sur toute créature, qui relève de lui dans son être et dans sa vie.

A cette royauté qu'il tenait de sa naissance, le Christ a un autre titre : celui du droit de conquête. Il a reconquis à son Père l'empire des âmes dont le démon s'était emparé. Par sa vie, par ses souffrances, par sa mort surtout, il nous a libérés de la servitude d'erreur et de péché où nous tenait le démon et rendus à son Père : ce qui fait dire magnifiquement à Bossuet : « Mon roi est installé par son sang. »

Et il est remarquable, en effet, que Notre-Seigneur a solennellement et avec insistance affirmé sa royauté au cours de sa Passion.

Quelques jours seulement avant les scènes tragiques du Prétoire, de la Voie douloureuse et du Calvaire, lui qui s'était toujours dérobé jusqu'ici aux ovations des foules, il accepte pour son entrée à Jérusalem les honneurs populaires d'un triomphe royal. A la Cène du Jeudi Saint, à l'heure même où Judas, sorti de la salle du festin, consomme sa trahison, Notre-Seigneur déclare : « Maintenant le Fils de l'Homme a été glorifié » : maintenant, à l'heure du crime, pour bien marquer que l'infamie va le conduire à son triomphe et à son règne. C'est encore pendant la Passion, devant Pilate, qu'il fait la déclaration publique de sa royauté : « Oui, tu l'as dit, je suis roi. » Et le sommet de la croix, portant en hébreu, en grec et en latin, l'inscription officielle : « Jésus de Nazareth, roi des Juifs », sera la proclamation à l'univers, en toute langue, de sa souveraineté.

Aussi bien, il l'avait dit : « C'est quand je serai élevé en croix que j'attirerai tout à moi ; » c'est par le crucifix que les âmes sont gagnées ; la croix est partout l'étendard de sa royauté.

III. — *Royauté spirituelle*

Puisque Notre-Seigneur tient ainsi sa puissance, non pas du suffrage universel, mais du ciel, de son Père et du droit de conquête par son sang, il pouvait justement déclarer : « Mon royaume n'est pas de ce monde. »

« Mon royaume n'est pas de ce monde », cette parole du Maître nous indique aussi le caractère de sa royauté : c'est une royauté spirituelle.

Depuis les premières révélations, le Christ est annoncé comme le Roi à venir. Il visitera son peuple, disent les prophètes ; il s'assiéra sur le trône de David ; il prendra en main le sceptre de Juda et son règne n'aura pas de fin.

Le peuple juif ne pénètre pas entièrement le sens de ces paroles. Emprisonné dans ses idées nationalistes, il n'y voit le plus souvent que ses représailles futures sur les nations voisines et le triomphe définitif du mosaïsme. Même dans le milieu apostolique, le Messie retrouvera cette étroitesse.

Devant ces conceptions souvent énoncées, l'enseignement de Jésus s'appliquera à épurer cette idée de son règne de tout ce qu'elle a de terre à terre, de particulariste, d'incomplet. Par les chemins de la Judée et de la Galilée, le divin Semeur répétera le *Simile est regnum cœlorum* des paraboles, pour bien faire entendre en quoi consiste sa royauté. Et il ne laissera à répandre dans le monde, par ses apôtres de tous les temps, que l'Evangile de son règne, *Evangelium regni*, selon le mot de S. Mathieu (IV, 23).

Comme le chante l'hymne de la fête de l'Epiphanie, que les Princes de la terre ne se troublent donc pas. La royauté dont Notre-Seigneur se proclamera investi, ne mobilisera pas d'armées ; elle ne mettra pas en marche peuple contre peuple ; elle ne les dépouillera ni de leurs blasons, ni de leurs couronnes. « Le royaume de Dieu ne vient pas de manière à frapper les regards ; on ne dira pas : « Il est ici » ou « Il est là ; » car voyez, le royaume de Dieu est au milieu de vous. » (Luc, XVII, 20-21). Qu'est-ce à dire, sinon que le royaume de Dieu est intérieur et spirituel, qu'il s'établit dans l'âme, sur les intelligences et sur les volontés ?

Voilà bien le caractère propre de la royauté du Christ : une royauté qui s'exerce sur les consciences, qui demande la soumission du jugement et l'obéissance du cœur. D'autres gouvernements peuvent faire et porter des lois ; ces lois réglementeront la vie publique et sociale des citoyens ; elles ne s'ingèreront pas dans le for intérieur et on pourra se demander si, en dehors de leur sanction pénale, elles comportent une obligation morale. Le Christ,

Roi législateur, parle aux consciences et commande les pensées, les désirs, tous les mouvements intérieurs même.

Voilà le caractère propre de la royauté du Christ et, du même coup, sa supériorité sur toutes les autres, qui relèvent de lui. Son royaume est au dedans et s'il régit également toutes les manifestations de notre activité extérieure, c'est toujours du dedans, en s'installant ou en s'intronisant d'abord dans le cœur de l'homme. Lui qui règne par droit de naissance et de conquête, tient à régner surtout par droit d'élection : par la reconnaissance volontaire et effective de son autorité royale.

* *

Il importe d'insister. Dans un siècle qui « a corrompu sa voie, *corruperat viam suam* » (Gen., VI, 12), dans une société qui a laissé s'effriter le bloc des vérités essentielles sur lesquelles elle repose : *Diminutæ sunt veritates a filiis hominum* (Ps. XI, 2), dans un monde qui semble être devenu aveugle aux réalités surnaturelles et ne plus comprendre que ses intérêts temporels, que son bien-être terrestre, que les jouissances matérielles : *Sicut equus et mulus quibus non est intellectus* (Ps. XXXI, 9), pareil à des animaux privés de raison, comme s'exprime avec une ironie cinglante le prophète David, dans ce siècle, dans cette société, dans ce monde, il importe, dis-je, d'insister. L'homme n'a pas à fixer lui-même le but dernier de son existence au gré de son imagination et de ses caprices. Sa raison — et n'est-ce pas à elle de commander chez lui ? — sa raison lui démontre invinciblement qu'il y a une vérité révélée. Et cette vérité révélée lui dicte clairement sa destinée suprême. Elle lui dit : « Vous pouvez user de ce monde, de ses richesses et de ses jouissances : tout est à vous, « *Omnia autem vestra sunt ;* » mais à la condition de vous tenir vous-mêmes, pour l'usage de ces biens, dans la dépendance du Christ, c'est-à-dire dans l'obéissance aux commandements du Christ : « *Vos autem Christi,* » afin que par lui tout remonte à la glorification de Dieu notre Créateur et notre Maître : « *Christus autem Dei.* » (I Cor., III, 23).

C'est à la réalisation de ce programme que nous invitent et nous poussent les enseignements et les grâces de la fête du Christ-Roi. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE LA TOUSSAINT

I

L'IMMORTALITÉ

Mes frères,

La fête de tous les Saints nous invite à lever nos regards vers le ciel pour contempler le peuple des élus. Ils sont de tous les âges, venus de tous les pays : « *Ex omni tribu et lingua.* » Et nous les contemplons dans le repos, la paix, le bonheur, jouissant d'une félicité sans mélange, nous invitant à prendre près d'eux la place que Dieu nous a préparée de toute éternité et que Notre-Seigneur nous a méritée par sa mort sur la croix.

Mais voici que, rabaissant nos yeux vers la terre, nous voyons près de nous l'incroyant qui sourit en disant : « Le ciel ? une chimère ! L'immortalité ? un rêve ! » Et sa parole n'est peut-être pas sans nous impressionner quelque peu.

Ce matin, m. f., écoutons la voix d'outre-tombe. C'est la voix du martyr qui, sur le sable de l'arène, a mêlé son sang au sang qui a rougi la croix du Calvaire. C'est la voix d'une vierge qui a passé dans le monde laissant derrière elle un sillage lumineux. Plus près de nous, c'est la voix d'un ami, d'un père, d'une mère, d'un enfant tendrement aimé, qui déjà ont reçu la récompense de leurs labeurs. Ecoutons la voix des Saints. A notre siècle utilitaire, jouisseur, indifférent, la voix des Saints proclame le *néant de la vie présente* et chante l'*immortalité bienheureuse.*

I

L'homme n'a pas beaucoup de peine à se convaincre du peu qu'est la vie. Et l'incroyant ou l'indifférent qui place son bonheur dans le présent — il ne peut pas le placer ailleurs — ne tarde pas à rencontrer d'amères déceptions.

Voyez. La jeunesse s'engage sur la route de la vie, tout enivrée de fierté : fière de sa santé, de sa force, de sa beauté, de son élégance ; fière des qualités morales dont la Providence l'a enrichie ; satisfaite, heureuse de vivre, et, devant elle, la route s'étend si loin que semble disparaître à l'horizon la perspective de toute mort possible à redouter et à subir. Mais voici que tout à coup se dresse la sinistre visiteuse devant laquelle les volontés les mieux trempées ne peuvent retenir un frisson.

L'homme veut vivre. Pour prolonger sa vie, il rassemble toutes ses énergies et fait appel à tous les talents de la science ; dans les maladies les plus graves il fait encore des projets d'avenir. Il veut vivre, mais à chaque pas il rencontre la mort.

Dieu a mis dans son âme des aspirations sans limites. Dans son intelligence, l'homme veut acquérir la science. Nous voyons le savant courir sans cesse à la poursuite de nouvelles découvertes. Plus on sait, plus on veut savoir.

Dans sa sensibilité, l'homme cherche toujours de nouvelles émotions. Il voudrait parcourir la terre et les mers, voir tous les pays, visiter tous les monuments, jouir de tous les sites, toujours augmenter sa richesse et cueillir de nouveaux honneurs.

Dans son cœur, l'homme se connaît une inépuisable puissance d'affection. Quel père et quel mère diraient qu'ils ont suffisamment aimé leurs enfants et qu'ils ne veulent plus recevoir aucun témoignage de leur affection, de leur tendresse ?

Or, m. f., n'allons pas croire que ces aspirations se voient satisfaites pleinement. Bien loin de là, si le savant se réjouit d'une conquête, il avoue que le champ de ses connaissances n'est rien à côté de l'immense étendue de ce qu'il ignore et que chaque problème résolu pose dix questions nouvelles.

L'artiste, devant son chef-d'œuvre que le profane

admire, trouve mille imperfections : Fra Angelico devant la tête du Christ qu'il vient de peindre, laisse tomber son pinceau, malheureux de n'avoir pu réaliser l'idéal qu'il avait de la divine image.

Et les mères, et les épouses, et les amis, toutes ces âmes meurtries par les combats de la vie, avaient rêvé d'un bonheur sans mélange ; parties dans un élan de franchise et de loyauté, incomprises, elles ont rencontré sur leur route l'indifférence et la déception.

Et le jouisseur ! Il a fait taire la voix de sa conscience afin de courir plus librement à tous les plaisirs. Il en a vidé toutes les coupes et, avec le poète, il a dû avouer son désenchantement :

Au fond des vains plaisirs que j'appelle à mon aide,
Je sens un tel dégoût que je me sens mourir.

Et l'homme penché sur le sillon, malgré les satisfactions et les joies que lui procure son labeur, ne laisse-t-il pas, lui aussi, exhaler sa plainte bien souvent répétée : que la vie n'est pas gaie, que la vie n'est pas bonne, qu'elle est triste et mauvaise ?

M. f., quelle est donc cette longue et douloureuse plainte qui se fait entendre parmi les rires et les joies de la terre ? Quelle est donc cette voix dolente qui jette sa fausse note dans la douce harmonie des plaisirs mondains ? — C'est la voix profonde des âmes humaines qui, poussées par une puissance infinie vers le bonheur sans mélange, la paix sans nuage, la vie sans déclin, retombent sans cesse sur elles-mêmes, rencontrant à chaque pas la lutte et la déception. C'est la voix profonde des âmes humaines qui fait, aujourd'hui, écho à la voix des Saints du ciel pour proclamer le néant de la vie présente.

II

Et ces Bienheureux qui ont vécu comme nous sur la terre et qui nous aiment, penchés sur les balustres du ciel, nous disent affectueusement : « Consolez-vous, soyez remplis d'espoir : vous êtes faits, vous aussi, pour l'immortalité. Ne vous laissez pas accabler par le chagrin et la souffrance ; ne vous laissez pas davantage étourdir par le plaisir, l'ambition, les honneurs. » Prêtez l'oreille. Ecoutez.

Ecoutez la voix de tous les peuples.

La croyance à l'immortalité n'est pas un fait nouveau dans l'histoire du monde. En remontant le cours des âges, vous n'en retrouverez pas l'origine. Personne ne vous nommera le génie qui aurait dit pour la première fois : « Mon âme est immortelle, » mais vous arriverez jusqu'au premier père qui, des lèvres de Dieu, apprit qu'il était sorti du néant pour l'immortalité.

Et en se dispersant sur la surface du globe, les hommes ont emporté avec eux, comme un legs familial, la douce et consolante croyance. Le langage, les mœurs, les coutumes ont varié selon les climats. L'expression du culte religieux s'est modifiée, l'erreur même s'est glissée plus ou moins grossièrement chez certains peuples, mais partout le missionnaire retrouve ce précieux dépôt confié par le premier homme à ses enfants, à savoir la foi à ces deux grandes vérités : l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme.

Ecoutez la voix de votre raison. Elle vous dit que Dieu, dans sa sagesse, agit avec ordre et mesure. S'il donne à sa créature une tendance, une activité, elle doit atteindre son but. Or, vous voulez vivre : devant le fait de la mort tout votre être proteste. Vous aspirez à une vie qui ne connaît pas de déclin. Donc Dieu infiniment sage doit donner satisfaction aux aspirations qu'il a déposées dans votre âme. La raison vous dit qu'il vous a créé pour l'immortalité.

Ecoutez la voix de votre cœur. Vous ne voulez pas que toute vie se termine au tombeau. A ces heures douloureuses où des êtres plus chers que vous-même ferment les yeux, n'est-ce pas la prière qui monte naturellement à vos lèvres ? Il semble que par elle nos âmes accompagnent le partant ; notre cœur se refuse à penser que le tombeau les a pour toujours séparés de nous ; notre amour les veut dans un séjour de repos et de joie, et nos aspirations les plus profondes nous donnent l'espoir de les retrouver. Notre cœur réclame impérieusement l'immortalité.

Les Saints nous disent encore : « Ecoutez la voix de votre conscience. » Celle-ci réclame la justice. Et la justice consiste à rendre à chacun ce qui lui est dû : au crime son châtiment, à la vertu sa récompense. Or, est-ce ainsi que les choses se passent sur terre ? Notre expérience à tous nous dit qu'ici-bas le bien n'est pas toujours récompensé, le mal n'est pas toujours puni. De grandes vertus demeurent ignorées, des âmes d'élite restent cachées, méprisées, alors que l'orgueilleux, l'audacieux, le débauché servi par les événements reçoit les louanges et les honneurs.

Il est impossible, m. f., que la vie du serviteur de Dieu pauvre et persécuté et la vie de l'impie jouisseur et satisfait, se terminent de la même manière par l'anéantissement que serait la mort. Il faut que leurs âmes soient immortelles, que la justice se rétablisse et que chacun reçoive selon ses mérites.

La grande voix de la conscience universelle réclame l'immortalité. La bonté, la sagesse, la justice, la gloire de Dieu y sont engagées.

* *

Aujourd'hui les Saints nous rappellent cette consolante vérité : Nous sommes par nos âmes des êtres immortels.

Sans doute le châtiment du péché exige que nous abandonnions à la terre notre corps qui en est sorti ; mais si nous donnons à Dieu la place qu'il doit avoir dans notre vie, Dieu qui nous a créés pour son ciel nous le donnera et Jésus qui nous y a préparé une place viendra par la grâce nous aider à la mériter. Dieu compte chacun de nos pas et le dernier, peut-être plus proche que nous ne le pensons, nous fera franchir la distance de la terre au seuil du Paradis : nous sommes immortels.

Avec un écrivain moderne, faisons cette prière :

« Ah ! permettez, Seigneur, que nos yeux ne se ferment à la lumière que dans la lumière ; que ce soit le matin, le soir ou le midi, prenez-nous par un beau jour, prenez-nous par un grand soleil. Faites-nous une fin bien claire dans une agonie de rayons ! »

Et pour que Dieu nous exauce, m. f., que notre âme soit toujours éclairée par le soleil de justice et ne marche ici-bas que dans la lumière de Dieu. Ainsi soit-il.

II

LES BÉATITUDES ÉVANGÉLIQUES

Mes frères,

L'Eglise célèbre aujourd'hui la fête de tous les Saints. Comme nous le chantons dans l'hymne si pieuse et si suppliante *Placare,* nous unissons dans un même hommage la Reine du ciel, les neuf chœurs des anges, les patriarches et les prophètes de l'ancienne Loi et tous les Saints de la Loi nouvelle, les apôtres, les martyrs tout empourprés de leur sang, les confesseurs, les chastes phalanges des vierges, les religieux et les religieuses de tous Ordres qui se sont sanctifiés dans la solitude des cloîtres et des déserts ou au milieu du monde. C'est le ciel tout entier, on peut le dire, que nous honorons en ce jour. N'y aurait-il que cette raison, qu'elle justifierait pleinement l'empressement que vous mettez à célébrer cette belle fête.

Mais il y en a d'autres. Précisément parce que nous honorons aujourd'hui tous les Saints, cette solennité devient pour nous comme une fête de famille ; car qui d'entre nous ne compte pas des Saints dans sa parenté et parmi ses ancêtres ? Ce ne sont peut-être pas des Saints canonisés... Je dis : « peut-être, » car qui pourrait dire dans quelles veines a coulé, au cours des siècles, le sang qui circule dans les vôtres ? En tout cas, il n'est heureusement pas nécessaire d'avoir été canonisé par l'Eglise pour entrer au ciel et prendre place parmi les Saints. Au milieu de ceux-ci se trouvent certainement beaucoup de nos pieux ancêtres qui, après avoir mené une vie toute de foi et d'honneur, se sont doucement endormis dans le baiser du Seigneur.

Fête de famille, cette solennité de la Toussaint sera même un jour, pour chacun de nous, une fête personnelle. Nous sommes tous appelés à la sainteté ; c'est pour devenir saints, et uniquement dans ce but, que nous sommes sur la terre. Si nous le voulons, — et nous devons tous le vouloir si nous ne sommes pas des insensés, — cette fête de la Toussaint sera donc un jour la nôtre et les générations futures faites de vos enfants et de vos petits-enfants, réunies dans cette église, vous invoqueront à leur tour et chanteront votre bonheur.

Mais pour mériter ce bonheur, que faut-il faire ? Quels sont ceux qui y auront part ? Notre-Seigneur nous le dit dans l'Evangile de ce jour. Ecoutons-le et tâchons d'être du nombre de ceux qu'il proclame bienheureux.

I

« *Beati pauperes spiritu,* dit-il tout d'abord, *quoniam ipsorum est regnum cœlorum.* Bienheureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux. » Ceux que Notre-Seigneur canonise les premiers et auxquels il promet son Paradis sont ceux qui ne seront pas attachés aux biens de ce monde. Bienheureux donc les pauvres qui, privés des biens d'ici-bas, ne se plaignent pas, ne murmurent pas contre la Providence, ne jalousent pas ceux qui sont mieux partagés qu'eux, n'emploient pas, afin de s'enrichir, des moyens injustes. Mais bienheureux aussi ceux qui, riches en fait, sont pauvres en esprit, c'est-à-dire ne mettent pas et ne cherchent pas leur bonheur dans leurs richesses, mais s'en servent, comme Dieu le veut, pour faire le bien autour d'eux. Se considérant comme les gérants plutôt que comme les propriétaires de leurs biens, ils se comportent comme les intendants de la Providence. Après avoir prélevé sur ces biens ce qui est nécessaire pour leur honnête subsistance selon leur condition, ils regardent comme un devoir de consacrer le reste aux pauvres et aux bonnes œuvres. Que Dieu, par un coup subit de la fortune, leur retire ces biens, ils sont prêts à ne pas murmurer, mais à dire comme le saint homme Job : « Dieu m'avait tout donné, il m'a tout ôté, que son saint nom soit béni. » Parfois même, c'est le cas des religieux, on en voit se dépouiller eux-mêmes de leurs biens, faire vœu de pauvreté et ne vouloir que Dieu pour leur partage. « Bienheureux sont tous ces sages, » dit Notre-Seigneur. Oui, ils sont bienheureux dès ici-bas, car si l'argent est un bon serviteur, c'est un très mauvais maître qui fait le malheur de ceux qui s'en rendent les esclaves. Ils seront bienheureux surtout dans l'autre vie, puisqu'en récompense de leur résignation, Notre-Seigneur assure les pauvres et en récompense de leur générosité Notre-Seigneur assure les riches que le ciel leur est acquis d'avance.

« *Beati mites,* continue le Sauveur, *quoniam ipsi possidebunt terram.* Bienheureux les doux, car ils posséderont la terre. » Ils posséderont dès cette vie le cœur de tous ceux qui les entourent, car le meilleur moyen de conquérir le cœur des autres est de se faire aimer d'eux, et c'est par la bonté, par la douceur, qu'on y réussit le mieux. Ils posséderont, au sortir de ce monde, la terre des vivants, c'est-à-dire le ciel, puisqu'ils auront imité celui qui nous a dit à tous : « Apprenez de moi que je suis humble de cœur. » Du reste, aimer son prochain, être doux et bon envers lui, n'est-ce pas, au dire de S. Paul, accomplir toute la Loi ?

II

« *Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur.* Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. »

On peut pleurer pour bien des motifs. Il en est qui pleurent de dépit, de rage et de désespoir. Ce ne sont certainement pas de telles larmes qui ouvriront le ciel à ceux qui les versent. Mais il en

est aussi qui, comme le saint roi David, pleurent de tristesse parce que le bon Dieu est offensé ; il en est qui, comme S. Pierre ou sainte Marie-Madeleine, pleurent de regret en songeant à leurs péchés ; il en est qui, comme Notre-Seigneur en face de Jérusalem endurcie ou au Jardin de Gethsémani, pleurent de douleur en songeant aux âmes qui se perdent ; il en est qui, comme la T. S. Vierge au pied de la croix, pleurent de compassion en voyant souffrir ceux qu'ils aiment ; il en est enfin qui pleurent parce que leurs propres souffrances leur arrachent des larmes qu'ils ne peuvent comprimer. Voilà les larmes qui rendent bienheureux ceux qui les versent. Ah ! comme ils seront consolés quand Dieu les essuiera lui-même, ces larmes versées pour l'amour de lui, pour l'amour du prochain ou sanctifiées par la soumission à sa sainte volonté ! Combien sont au ciel après avoir été ramenés à Dieu par l'épreuve et la souffrance, et n'y seraient pas s'ils avaient moins souffert et moins pleuré !

« *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur*. Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés. »

Il est des âmes qui sont affamées de perfection et de sainteté, comme certains corps sont tourmentés par la faim et la soif. Ces âmes tremblent toujours de n'en pas faire assez pour plaire à Dieu et pour mériter le ciel. Heureuse faim et heureuse soif que les leurs ! Comme elles seront satisfaites quand, Dieu se montrant à eux, se donnant à eux, elles pourront le contempler tout à leur aise, l'aimer, le posséder et pendant toute l'éternité se rassasier de sa gloire !

Il est d'autres âmes qui sont tellement affamées de justice que l'iniquité les révolte. Elles souffrent et sont indignées en voyant la vertu méconnue et le vice triomphant. Patience ! cette faim et cette soif de justice seront elles aussi satisfaites. Elles le sont parfois ici-bas, car Dieu n'attend pas toujours l'autre vie pour punir les méchants et récompenser les bons. Elles le seront en tout cas dans l'autre monde, quand le juste Juge, au tribunal de qui nous paraîtrons tous, rendra à chacun selon ses œuvres.

« *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur*. Bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront eux-mêmes miséricorde. »

Etre miséricordieux, c'est pour l'amour de Dieu pardonner à ceux qui nous ont offensés, c'est compatir aux peines de ceux qui souffrent, pleurer avec ceux qui pleurent. Etre miséricordieux, c'est exercer les œuvres de miséricorde corporelle : c'est donner à manger à ceux qui ont faim, à boire à ceux qui ont soif, vêtir ceux qui sont nus, loger ceux qui sont sans abri ; c'est également exercer les œuvres de miséricorde spirituelle : instruire les ignorants, reprendre charitablement ceux qui font mal, prier pour les vivants et pour les morts. « Bienheureux ceux qui exercent ainsi la miséricorde, dit Notre-Seigneur, car il leur sera fait à eux-mêmes miséricorde. » Aussi bien, ajoute le Sauveur, « ce qu'ils font au moindre des miens, c'est à moi qu'ils le font et au jour du Jugement je leur dirai : « Venez, les bénis de mon Père, prendre possession du royaume qui vous est préparé, car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire, j'étais nu et vous m'avez vêtu. » Oh ! les consolantes paroles et qu'ils seront bienheureux ceux qui les entendront !

III

« *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt*. Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu. » Ils verront Dieu ici-bas des yeux de la foi, car aucune passion ne troublant leur cœur et n'obscurcissant leur intelligence, ils n'éprouveront aucune difficulté à croire en lui. Ils verront Dieu surtout au ciel, où sont assurés d'aller ceux qui auront su conserver purs et leur cœur et leur corps. Si Pierre, Jacques et Jean, sur le Thabor, éprouvèrent tant de bonheur à contempler le Sauveur transfiguré, quel ne sera pas le bonheur des âmes pures qui le contempleront au ciel ! Sans doute, tous les élus le verront là-haut, mais, plus que toutes les autres, les âmes pures jouiront de son infinie beauté. De même que l'œil pur et limpide perçoit mieux les objets et en saisit plus vivement les détails, ainsi au ciel les âmes pures pénétreront plus avant, si je puis ainsi dire, dans l'essence de Dieu, en découvriront plus complètement les admirables perfections. Elles le verront du reste de plus près, puisque ce sont elles qui au ciel forment la garde d'honneur de l'Agneau sans tache et le suivent partout.

« *Beati pacifici, quoniam filii Dei vocabuntur*. Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés les enfants de Dieu. » Les pacifiques sont ceux qui vivent en paix avec le prochain, qui ont horreur des discussions, des disputes et de tout ce qui pourrait troubler la bonne harmonie entre eux et leurs frères. Les pacifiques sont également ceux dont le bonheur est d'apaiser les discordes, de calmer les colères et les rancunes, ce sont eux qui travaillent à ramener la paix et le bon accord entre ceux qu'un malentendu ou de misérables questions d'amour-propre ou d'intérêt divisent. Ces amis de la paix, ces messagers de la paix, Notre-Seigneur les appelle les enfants bénis du bon Dieu. Oh ! quel beau nom et comme ceux qui l'auront mérité recevront une belle place dans le royaume de leur Père !

« *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam, quoniam ipsorum est regnum cœlorum*. Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux est à eux. » Oui, continue le Sauveur, « bienheureux serez-vous lorsqu'on vous maudira, lorsqu'on vous persécutera et qu'on dira faussement toute sorte de mal contre vous à cause de moi. Réjouissez-vous alors et tressaillez de joie, parce que votre récompense sera grande dans le ciel. » Et cela se comprend : si les rois de la terre savent récompenser les soldats qui ont vaillamment combattu et souffert pour eux, Dieu se montrera-t-il moins généreux envers les chrétiens courageux qui pour lui auront supporté les injures, les persécutions et la mort ?

* *

Le détachement des biens de ce monde, la pratique de la douceur et de la miséricorde, les larmes chrétiennement versées, l'amour de la justice, de la pureté, de la paix et de la concorde, le courage dans les persécutions, voilà donc, d'après Notre-Seigneur lui-même, les vertus qui procurent le bonheur, le bonheur ici-bas autant qu'il est possible de le goûter, mais surtout le bonheur éternel. Les Saints dont nous célébrons la fête les ont pratiquées, ces vertus, et comme ils s'en applaudissent ! Pratiquons-les comme eux et comme eux nous deviendrons des Bienheureux, nous deviendrons des Saints. Ainsi soit-il.

PETITS PRONES

L

22e Dimanche après la Pentecôte

L'OBÉISSANCE AU POUVOIR CIVIL

Par crainte du peuple, les pharisiens et les princes des prêtres n'osaient s'emparer de Jésus. Ils résolurent donc de lui tendre un piège, afin de trouver dans ses paroles un prétexte pour le livrer au gouverneur romain. La question de l'impôt leur en fournit l'occasion. C'était parmi les Juifs un problème fort débattu de savoir s'il était permis de payer le tribut à l'empereur romain, prince à la fois étranger et païen. Tandis que les pharisiens penchaient vers la négative, les hérodiens, par complaisance envers le pouvoir civil, s'en tenaient à l'affirmative.

Quoique adversaires, les uns et les autres s'entendirent pour perdre Jésus en lui demandant de trancher la controverse. Ils se croyaient d'avance sûrs du résultat : que le Sauveur se prononçât pour l'obligation de l'impôt, aussitôt on l'accuserait de faire bon marché de la loi de Moïse ; qu'au contraire il donnât une réponse inverse, il était facile de le dénoncer comme rebelle aux pouvoirs établis, c'est d'ailleurs ce qu'ils firent, avec une insigne mauvaise foi, devant Pilate (Luc, XXIII, 2). Nous savons de quelle manière inattendue Jésus déjoua le piège. Il réduisit les pharisiens à reconnaître eux-mêmes la suprématie de César, puisqu'ils l'appelaient de ce nom et se servaient de la monnaie à son effigie, puis il n'eut qu'à tirer la conclusion : César étant le souverain, on avait envers lui des devoirs, sans préjudice de ceux qui avaient Dieu pour objet. Dans cette réponse éclatait une sagesse indiscutable : une fois de plus les adversaires de Jésus en étaient pour leur courte honte ; mais ces paroles constituaient aussi pour les chrétiens futurs tout un programme d'action. C'est pourquoi elles méritent que nous nous y arrêtions quelque peu, afin de préciser la nature de nos devoirs envers l'Etat.

I

Quand nous entendons, dans le texte évangélique, opposer Dieu à César, ne croyons pas qu'il s'agisse de deux puissances étrangères l'une à l'autre. Rien ne serait plus contraire à la vérité que de concevoir dans le monde deux sociétés : l'une civile, ou Etat, destinée à procurer le bien temporel de ses membres, l'autre religieuse, ou Eglise, chargée spécialement de rendre un culte à Dieu, toutes deux provenant d'une source différente, toutes deux placées sur un pied d'égalité, toutes deux devant s'ignorer mutuellement, en sorte que l'Etat ne professe aucune religion et que l'Eglise soit tenue complètement à l'écart de la vie publique. Cette théorie, malheureusement, s'est acquis peu à peu droit de cité parmi les générations modernes ; c'est elle qui a inspiré la doctrine du laïcisme et donné naissance aux persécutions dont nous avons eu à gémir. Maintes fois, d'ailleurs, elle a été condamnée par les Souverains Pontifes.

C'est qu'en effet l'Etat, comme l'Eglise, a Dieu pour auteur. C'est Dieu qui a voulu qu'il fût comme le cadre nécessaire à la sécurité et au perfectionnement des individus et des familles. C'est Dieu qui a inspiré aux hommes les tendances naturelles à se grouper pour former les Etats, c'est Dieu encore qui confère aux dirigeants l'autorité nécessaire pour gouverner. Il suit de là que l'Etat doit rendre des hommages publics à Dieu. Mais cette dépendance où il se trouve, loin de l'affaiblir, ne fait que l'affermir. Supposez en effet que le pouvoir provienne, comme certains le prétendent, d'une concession de la multitude : il sera nécessairement révocable à volonté, et l'on assistera alors au déchaînement des factions qui se donneront libre carrière. Si au contraire on reconnaît en lui une origine divine, on le respectera davantage, car derrière l'homme qui commande on verra Dieu qui appuie son autorité et sanctionne ses ordres. De son côté, le chef, se sentant le représentant de Dieu, comprendra qu'il ne doit porter que des lois justes, car il aura toujours devant les yeux la perspective du compte qu'il sera contraint de rendre à « celui de qui relèvent tous les empires ». Gouvernement sage et sujets obéissants, voilà d'où découleront, comme par une conséquence nécessaire, la paix et la prospérité de l'Etat.

« Tout pouvoir vient de Dieu » (Rom., XIII, 1), voilà le principe qui domine toute cette question. Sans doute, les formes de gouvernement peuvent varier : un pays peut être en monarchie, aristocratie, démocratie, ou avoir un régime combinant ces divers éléments ; les dépositaires de l'autorité peuvent la recevoir de l'hérédité ou de l'élection. Peu importe : dès lors qu'ils sont désignés légitimement, même s'ils ne concordent pas avec nos préférences personnelles, même s'ils ne sont pas catholiques, nous leur devons la soumission, en raison de la délégation que Dieu lui-même leur accorde à notre égard. Certes les empereurs romains du Ier siècle étaient loin de réaliser l'idéal qui s'incarnera plus tard en un S. Louis, et pourtant c'est d'eux que S. Paul écrivait : « Celui qui résiste aux pouvoirs constitués, résiste à l'ordre établi par Dieu... Le prince est le ministre de Dieu pour le bien. » (Rom.,

XIII, 2-3). Pratiquons l'obéissance : si elle ne cadre pas avec nos goûts, elle n'en sera que plus méritoire.

II

Il nous reste maintenant à en déterminer l'objet. Pratiquement, les volontés du pouvoir civil se traduisent par des lois. Ces dernières ne sont pas, ou tout au moins ne doivent pas être le fruit d'un caprice, mais des mesures destinées à procurer le bien public. S'il est par exemple défendu de tuer et de voler, c'est parce que tout le monde a intérêt à la protection de sa vie et de ses possessions.

Il va sans dire que toute loi juste est obligatoire. Quelquefois elle entraîne seulement des sanctions pénales pour ceux qui la transgressent, mais souvent aussi elle lie la conscience. Dans ce dernier cas la désobéissance se double d'un péché. J'ai dit : « toute loi juste », car il peut se présenter des cas où la loi humaine soit manifestement opposée à la loi de Dieu. Ainsi en advint-il pendant la Révolution française, où les prêtres étaient obligés de prêter un serment schismatique. Ceux qui refusèrent ce serment et ceux qui les aidèrent à exercer leur ministère sacerdotal, malgré les poursuites ordonnées contre eux, loin d'être coupables, furent au contraire des confesseurs de la foi aux yeux de Dieu. Plusieurs sont honorés aujourd'hui comme des martyrs pour la fidélité qu'ils gardèrent jusqu'à l'échafaud. Si des circonstances analogues se présentaient, rappelons-nous, m. f., qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes et que, si nous avons quelqu'un à craindre, c'est celui qui peut jeter l'âme en enfer, non celui qui peut tuer le corps. L'Etat n'aura pas de meilleurs serviteurs que les bons catholiques, tant que ses prescriptions seront justes, mais, s'il le faut, sachons tout sacrifier à l'intégrité de notre conscience.

Cela ne veut pas dire qu'il nous soit impossible de manifester de légitimes revendications ou de promouvoir certaines réformes. Les électeurs ont leur bulletin de vote, la propagande par la parole et la presse est permise à tous : servons-nous-en à l'occasion, car en agissant ainsi nous resterons dans les bornes de la loi. Ce qui nous est interdit, c'est de prendre part à des séditions, sauf dans le cas où l'intérêt public l'exigerait manifestement, comme s'il s'agissait de libérer le sol national d'un odieux tyran ; encore faudrait-il alors que les avantages de l'opération fussent supérieurs à ses inconvénients.

Il est des circonstances où le pouvoir civil peut prendre des mesures qui entraînent, de la part des subordonnés, des sacrifices extrêmes : c'est notamment quand la patrie est attaquée par l'ennemi et plus généralement dans toute guerre juste.

Hâtons-nous de dire que, à moins d'évidence manifeste, il n'appartient pas aux simples citoyens de proclamer l'injustice d'une guerre. Il faut donc ordinairement faire crédit aux détenteurs de l'autorité, qui n'auront pas déchaîné un si grave conflit sans de sérieuses raisons. Préconiser, en règle universelle, la désertion et la désobéissance pour ceux qui sont appelés sous les drapeaux, c'est commettre une erreur non seulement très préjudiciable à l'Etat, mais encore contraire à la saine doctrine catholique.

Le soldat doit être prêt à donner sa vie pour sa patrie, en vertu du principe que le bien particulier est subordonné au bien public. Il lui faut de l'héroïsme, à coup sûr, pour affronter le danger, car l'instinct de la conservation est profondément ancré dans le cœur de l'homme, mais il y a des cas où la loi a le droit d'imposer l'héroïsme : de même que le chrétien doit accepter la mort plutôt que de renier sa foi, de même le soldat doit verser son sang pour que son pays vive et voie ses droits respectés. D'ailleurs s'il meurt, il recevra une magnifique récompense au ciel, à condition qu'il ait la contrition de ses péchés ; en échange d'une vie de quelques années ici-bas, il recevra la vie éternelle, car le patriotisme est une vertu inspirée par Dieu et celui qui le pratique avec générosité acquiert de grands mérites [1].

* *

Pour emprunter encore le langage de S. Paul, disons donc que nous devons être soumis, non seulement par crainte du juge, mais encore pour obéir à notre conscience qui nous l'ordonne.

Quand Notre-Seigneur fut traduit devant ses juges, il garda le silence. Mais sur une injonction de Caïphe, qui était grand-prêtre et à ce titre représentant de Dieu, il répondit à la question posée. Plus tard, comparaissant devant Pilate, il traita ce fonctionnaire avec respect. Condamné à mort il se soumit sans résistance et prit sa croix. Nous avons là un exemple à suivre. Si nous ne sommes pas toujours obligés de subir la violation de nos droits, sachons voir plus clairement le cachet divin que porte l'autorité humaine et réglons notre attitude en conséquence. Ainsi soit-il.

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

CXLI

LES ILLUSIONS DE L'ESPRIT

Est via quæ videtur homini justa, novissima autem ejus deducunt ad mortem.

Il est une voie qui paraît juste à l'homme, mais qui finit par le conduire à la mort. (Prov., XIV, 12).

La tendance aux illusions est un des plus graves défauts de l'intelligence humaine, et quand les écrivains spirituels abordent ce sujet, ils en disent des choses effrayantes.

On appelle *illusion de l'esprit* « un mensonge que l'esprit humain se dit à lui-même ou se laisse dire, et qu'il prend pour une vérité. » Ces mensonges excellent à se dissimuler et à séduire les hommes. Ils sont assez adroits pour amener ceux qui les imaginent et les propagent à se regarder comme les ouvriers de Dieu, quand ils font l'ouvrage du démon. Ils sont innombrables : « Si je voulais les compter, dit S. Augustin, le temps me manque-

[1] Cf. *Dict. Apol.*, art. *Martyre*, col. 333-5.

rait [1]. » Ils se reproduisent surtout, ajoute un de nos contemporains, parmi les personnes vouées à la piété [2]. Bref, cet ennemi nous est présenté comme un ennemi si redoutable, si subtil et si commun, que volontiers je craindrais de le rencontrer partout et ne me croirais en sécurité nulle part.

Je vais donc, en parlant des illusions d'esprit auxquelles les chrétiens sont exposés, traiter un sujet éminemment opportun. Il répond d'autant mieux aux nécessités du temps présent que les illusions relatives aux questions d'ordre religieux sont aujourd'hui plus nombreuses et plus répandues. Tous les siècles ont eu les leurs, dans les hérésies auxquelles ils ont donné le jour ; mais le nôtre les a vues naître en plus grand nombre que jamais. Les progrès de l'indifférence religieuse restreignent leur diffusion dans une mesure assez large. Mais leur nombre n'en grandit pas moins tous les jours. Je ne citerai que celles dont la presse propage actuellement les doctrines, si je nomme la *théosophie,* la *maïeutique,* le *freudisme,* la *psychanalyse,* sans compter les rêveries du *magnétisme,* de l'*hypnotisme,* de l'*occultisme* et de l'*eudianisme.*

Je dirai, en quelques paroles : — *comment se produisent les illusions ;* — *quels périls elles entraînent ;* — et *comment elles peuvent se guérir.*

I

1. Nos illusions naissent, soit du *démon,* soit d'*autrui,* soit de *nous-mêmes.*

Le démon, dit-on, est le père du mensonge. Effectivement, il aime à tromper les âmes, et les illusions en matière de spiritualité sont sa manière la plus habituelle de tromper les âmes pieuses. Si nous parcourions l'histoire de la sainteté chrétienne, nous verrions qu'il s'est toujours efforcé d'induire en erreur les hommes religieux et que, pour cela, ses impostures ont pris tour à tour les formes les plus variées. Laissons de côté ces coups d'audace par lesquels il se transfigurait, suivant une parole de S. Paul, *en ange de lumière* [3] ou même prenait, comme on le lit dans la vie de sainte Catherine de Bologne, les traits de Notre-Seigneur ou ceux de la Sainte Vierge [4]. Ne parlons que des illusions les plus communes, celles qui répondent aux sphères les plus fréquentées de la vie spirituelle. Là ses fraudes ne se comptent plus. C'étaient de fausses méthodes d'oraison, des dévotions mal entendues, des mortifications indiscrètes, des actes d'héroïsme déplacés et sans raison d'être, des aspirations à une vocation étrange, de vains désirs d'un plus grand bien. C'étaient encore des scrupules mal fondés, des terreurs imaginaires, des désespoirs que rien ne justifiait. D'autres fois, il persuadait aux âmes qu'elles étaient impeccables et les poussait à s'affranchir des précautions recommandées, à secouer le joug des règles ordinaires, à tenir pour inutile l'observation des petites pratiques et la fidélité aux petites vertus. Nous sommes exposés, comme nos devanciers, à ces artifices du démon et c'est peut-être là qu'il faut chercher la cause des erreurs dans lesquelles nous sommes tombés.

L'illusion peut venir aussi des autres hommes. Elle vient parfois des meilleurs. Ainsi n'est-il pas inouï que les prédicateurs et les écrivains spirituels aient donné lieu, sans le vouloir et contre leur gré, à de funestes méprises ? Il se trouvait, parmi leurs auditeurs ou leurs lecteurs, des personnes inintelligentes qui donnaient un sens faux à leurs paroles ou prenaient pour elles des leçons destinées à d'autres.

Mais ce sont là, heureusement, des exceptions assez rares. Le plus souvent, l'illusion nous vient d'une autre source. Elle vient des flatteurs qui applaudissent à nos défauts, nous prêtent des vertus imaginaires, caressent nos préjugés et nous inspirent de nous-mêmes une estime imméritée... Elle nous vient des méchants. Nous sommes-nous assez défendus contre leurs sophismes ? Leurs exemples, à force de se représenter sous nos yeux, n'ont-ils pas altéré en nous le sens du devoir ? Et l'habitude de regarder au-dessous de nous ne nous a-t-elle pas fait croire que nous pouvons nous dispenser de monter plus haut ?

Elle nous vient encore et surtout des tièdes et des mondains. Car c'est l'œuvre propre du monde d'accommoder l'erreur à l'usage des croyants, de rendre le vice acceptable aux gens vertueux, enfin d'imposer l'erreur et le vice ainsi déguisés au nom de la tolérance et de la mode. Quand vous avez cru, sur sa parole, qu'il faut faire comme tout le monde, qu'on est ici-bas pour jouir, que les prescriptions évangéliques sur la mortification des sens ne sont point faites pour vous, que Dieu sera moins sévère dans ses jugements que ne l'est son Eglise ou que ne le sont ses prêtres, qu'on peut allier ensemble les pratiques religieuses et les folies du siècle, et le reste, pouvez-vous, en conscience, vous rendre témoignage d'avoir échappé à toute illusion ?

Enfin les illusions peuvent naître spontanément de l'homme lui-même. Il en va généralement ainsi chez deux sortes de personnes. Je place au premier rang les orgueilleux qui ont confiance en leurs propres lumières et en leurs propres vertus. Ceux-là croient instinctivement à leurs rêves et ne peuvent admettre qu'ils soient capables de se tromper. Puis, viennent ceux qui ont peur de la vérité. Telle croyance, par exemple, contrarierait leurs préjugés, humilierait leur raison, gênerait leurs passions : ils se persuadent aussitôt qu'elle ne repose sur aucun fondement et ne fait point partie des révélations divines... Tel devoir, s'il était vraiment un devoir, leur demanderait trop de sacrifices. Quel malheur pour eux, s'il leur fallait observer ceci, rompre avec cela, fuir cette occasion, accomplir cette réparation ! Ils trouvent beaucoup plus simple de se former sur tous ces points une conscience large et complaisante... Ou bien encore, ils ne savent pas quel est au juste l'état de leur âme. Sont-ils dans la grâce de

[1] *Quantæ sint illusiones animæ si voluero dicere, tempus quando sufficit ? (In Ps.* 37)
[2] P. Faber. *Conférences spirituelles,* p. 191.
[3] *Ipse Satanas transfigurat se in angelum lucis.* (II. Cor., XI, 14).
[4] Petits Bollandistes, t. III, p. 321.

Dieu ? Marchent-ils dans le chemin du ciel ? Ils ne sauraient trop l'assurer. Cependant, s'ils étaient mal engagés, voyez quels inconvénients ! Il leur faudrait faire une confession générale, redire des choses sur lesquelles ils aiment mieux faire le silence, introduire dans leur manière de vivre des changements douloureux, briser des habitudes bien chères, se soumettre à des pratiques plus ou moins coûteuses. C'en est trop. Mais aussi pourquoi ce doute est-il venu ? Avait-il la moindre raison d'être ? C'est très certainement une poussée de scrupules... Et, au lieu de regarder leur âme bien en face pour voir nettement où elle en est, ils étouffent ce remords qui était peut-être une grâce et s'endorment dans une sécurité dont ils ne savent pas si ce n'est point une sécurité trompeuse.

2. Voilà comment viennent les illusions. Et voici comment elles s'entretiennent.

Les illusions réussissent assez souvent à se faire aimer. Elles épargnent tant de sacrifices, elles ferment les yeux sur des devoirs si redoutés, en un mot, elles rendent tant et de tels services que, sans se l'avouer, on tient à les conserver. On évitera donc avec grand soin tout ce qui pourrait les dissiper. Au lieu de s'instruire, on restera dans l'ignorance. Il faudrait examiner de très près sa conscience ; on en détournera les yeux, ou bien on n'y jettera qu'un regard superficiel. Ce serait urgent de consulter un directeur éclairé : on se gardera bien de lui demander conseil.

On choisira pour guide le prêtre le moins regardant qu'on pourra découvrir, celui avec lequel on espère conserver le plus d'indépendance. Et quand on sollicitera de lui une décision, on s'efforcera de la préparer et de la rendre telle qu'on la désire. On exposera les choses avec tant d'artifice que le prêtre en viendra, non pas à reconnaître l'erreur, mais à la partager Est-ce une direction qu'on a voulu demander ? N'est-ce pas plutôt une complicité qu'on a voulu préparer ? Et ainsi s'éteindront, l'une après l'autre, toutes les lumières à l'aide desquelles on devait reconnaître la vérité.

Mais l'âme attachée à ses illusions va plus loin encore. Non contente d'éviter ce qui pourrait les lui enlever, elle cherche à les justifier et à leur trouver des appuis. Que de raisonnements elle se fait entendre à elle-même pour se persuader qu'elle a raison ! Que de prétextes elle cherche dans les livres ou dans les conversations ! Comme elle surfait à plaisir l'autorité de ceux dont l'opinion la favorise ! Et quand Dieu lui donne quelque grâce ou lui envoie quelque consolation, avec quel empressement elle se persuade qu'il y a là une approbation céleste et que Dieu pense comme elle !... Faut-il s'étonner, après cela, si elle s'obstine dans sa manière de voir et s'y attache avec opiniâtreté ? Quand on envisage les choses suivant un parti pris à l'avance, on finit par les voir comme on veut les voir et par croire qu'elles sont telles qu'on les voit. On prend un rêve pour une vision, une supposition pour une réalité, une erreur flagrante pour une incontestable vérité.

Cette manière de faire, je le reconnais, offre certains avantages. Elle rend la piété beaucoup plus accessible. Elle facilite dans une très large mesure la pratique du christianisme. Elle laisse place à bien des ménagements et à bien des douceurs. Elle permet à chacun de se faire, comme on dit, sa religion. Il conviendrait cependant de savoir si Dieu s'en contente, s'il consent à ne voir de bien et de mal que là où nous en voulons voir nous-mêmes, enfin s'il nous jugera d'après nos opinions et fera plier la rigueur de ses lois au gré de nos propres pensées.

Question d'une extrême gravité et qui donne à réfléchir. Rien qu'à l'entendre, n'est-ce pas ? votre manière d'apprécier les illusions devient toute autre. Ces erreurs si commodes ne vous semblent plus aussi sûres et vous commencez à comprendre qu'elles ne sont pas sans quelque danger.

II

Rien n'est nécessaire comme d'aller au ciel ; aussi bien, rien n'est nécessaire comme d'en connaître et d'en suivre le chemin. De tous les voyages qu'on puisse faire, celui-ci est, sans contredit, le plus important, celui où il faut davantage désirer de ne pas faire fausse route. Que je m'égare au milieu des forêts, que je sois transporté dans une ville au lieu de l'être dans une autre, que la tempête me jette loin du port ou même sur quelque continent étranger : rien de tout cela n'est irréparable. Mais comment reviendrai-je sur mes pas, si je tombe dans cet abîme éternel qui ne rend aucune de ses victimes ?

Dieu se montre indulgent pour ceux qui se trompent sans l'avoir voulu. Il pardonne aisément ces méprises fortuites dans lesquelles, tout en cherchant loyalement la vérité, tombe parfois la faiblesse humaine. Cependant l'erreur, même accompagnée de bonne foi, cause toujours quelque dommage. L'âme en est moins forte, la vie moins féconde, les rapports avec Dieu moins intimes. Le juste n'en devient pas pécheur. L'élu n'en devient pas réprouvé. Ils s'élèveront toutefois beaucoup moins haut, et dans la perfection chrétienne, et dans les gloires éternelles.

Mais Dieu étendra-t-il aux illusions que nous venons de décrire les immunités dont jouit la bonne foi ? Il n'est point aisé de le décider. Nous ignorons, en effet, où la bonne foi finit et où la mauvaise foi commence. La limite entre les deux nous échappe. D'ailleurs il y a, ici comme partout, des nuances et des degrés. Seule, l'éternelle justice sait ce qu'il en est de certaines d'entre ces nuances et de quelques-uns de ces degrés. Toutefois, je crois pouvoir le dire, il ne faut pas qu'il entre dans une illusion beaucoup d'advertance ni de calcul pour qu'elle n'ait plus rien de commun avec la bonne foi. Celui-là se trompe de bonne foi qui ne s'aperçoit aucunement de son erreur ou qui, s'en étant aperçu, prend sincèrement, mais sans y réussir, les moyens de reconnaître la vérité. Or si vous soupçonnez vos illusions, si vous vous y exposez par votre faute, si, malgré votre devoir, vous n'en écartez pas le péril, aurez-vous manqué d'advertance ? Et si, ayant des doutes, vous refusez de les éclai-

rer, si vous vous obstinez dans une manière de voir contraire aux leçons bien connues de l'Evangile, à l'esprit de l'Eglise ou aux enseignements des maîtres de la vie spirituelle, si vous choisissez de propos délibéré les conseillers les plus faciles ou déployez tant d'artifice pour vous rendre leurs décisions favorables, si vous vous constituez les protecteurs acharnés de vos propres illusions, aurez-vous recherché loyalement la vérité ?

Ne dites donc pas avec trop d'assurance que vos erreurs sont des erreurs inaperçues ou involontaires ! Vous vous en rendez assez compte pour en encourir la responsabilité ; et, cette responsabilité encourue, vous ne poursuivez pas assez sincèrement la lumière pour vous en dégager. Ce sont là mes craintes. Supposez maintenant que ces craintes soient fondées, et voyez quel est l'état de votre conscience ! Vous marchez hors du bon chemin ; vous vivez, si la matière de vos illusions le comporte, dans le péché grave ; les sacrements que vous recevez sont des sacrilèges ; vous courez aux flammes éternelles...

Quand un homme porte en son cœur un vrai désir de servir Dieu et de sauver son âme, il n'a pas besoin, pour prendre des mesures énergiques, que cet état de péché et ce péril de damnation soient certains, il lui suffit d'en être menacé. Si donc les réflexions que vous venez d'entendre vous font craindre d'être dans l'illusion sur l'un des points de la vie spirituelle, employez sans hésiter les moyens dont vous allez entendre l'exposé. Ce sont les moyens de vous guérir.

III

Il en va des illusions comme de tous les autres maux : mieux vaut s'en préserver que d'avoir à les corriger. C'est pourquoi, avant d'expliquer comment elles se guérissent, je dois dire comment on peut les prévenir.

1. Il n'est pas toujours facile de se préserver entièrement des illusions. Ni la défiance de soi, ni l'amour de la vérité, ni le zèle pour la découvrir, ni même la piété la plus sincère ne donnent la certitude de les éviter toutes et toujours. Les plus humbles, les meilleurs amis du vrai, les plus instruits et les plus vertueux peuvent avoir les leurs. Cependant si ces moyens ne rendent pas toute méprise impossible, ils suffisent habituellement pour les rendre improbables. Une âme pénétrée d'humilité et qui ne craint pas de demander conseil, un cœur droit et qui cherche franchement la vérité, un esprit consciencieux et qui ne se permet pas d'ignorer ce dont il doit s'instruire, une conscience pure de toute compromission avec les instincts mauvais et qui sait faire descendre en elle la lumière divine : voilà de puissantes garanties contre l'erreur. On se trompe rarement avec cela, et quand on se trompe, l'écart n'est jamais considérable ni difficile à corriger.

En tout cas, voici comment on y porte remède.

2. Avant tout, il importe de reconnaître l'illusion. Car une illusion est une erreur, et l'esprit ne saurait se détacher d'une erreur s'il ne cesse d'abord de la prendre pour une vérité. Or, quand il s'agit d'erreurs plus ou moins chères, comme celles dont nous nous occupons en ce moment, l'on ne vient guère à bout de les reconnaître sincèrement sans faire tout ensemble acte d'énergie et acte d'humilité. Il s'agit, en effet, d'avouer qu'on s'est trompé, de renoncer à des idées préconçues, de quitter une manière de voir personnelle qu'on a longtemps caressée, à laquelle on a cherché partout des appuis, dont on a peut-être plus d'une fois pris chaudement la défense. Cela demande, il est aisé de le comprendre, un courage et un renoncement à l'esprit propre, toujours pénibles à l'orgueil humain. L'on ne saurait pourtant se dispenser de ce sacrifice. Disons même qu'il vaut mieux le faire entièrement qu'à moitié. Plus on y mettra de force et d'abnégation, plus aussi le mérite en sera considérable, et plus il fera descendre sur le travail de réforme dont il doit marquer le début, la bénédiction divine.

L'illusion reconnue, celui qui veut s'en corriger doit — et voici mon second moyen — se mettre à la recherche de la vérité. Cette recherche exige de lui une droiture et une sincérité parfaites. Qu'il ait un intime et loyal désir d'arriver au vrai. Qu'il n'ait peur ni d'avoir trop à croire, ni d'avoir trop à réformer, ni d'avoir trop à faire. Qu'il prenne à l'avance son parti de toutes les conséquences auxquelles ses investigations pourront le conduire. Qu'il demande à Dieu les lumières dont il a besoin. Qu'il fasse choix d'un conseiller prudent et ferme. Qu'il évite avec soin, quand il le consultera, de peser sur ses décisions. Enfin, quand il aura trouvé la vérité, qu'il s'y attache avec amour et la mette en pratique avec une bravoure prête à surmonter tous les obstacles et une générosité capable de ne reculer devant aucun sacrifice.

* *

Les illusions les plus invétérées finissent par se guérir, quand on les soumet à ce régime. En tout cas, à dater du moment où l'âme se soustrait à leur empire et commence à les combattre, leurs résistances et leurs retours ne sont plus que de simples tentations. Et ces tentations, comme toutes les autres, deviennent, quand on le veut, une source de mérite et une occasion de victoire.

LA PRÉDICATION DES CHOSES QUI NOUS ENTOURENT

109

La fumée

Toute la journée pendant la saison froide, et avant les repas pendant la saison chaude, nous voyons sortir des cheminées, en plus ou moins épais tourbillons, notre prédicateur d'aujourd'hui. Ce prédicateur c'est la fumée, qui va nous donner d'excellentes leçons.

I. — Analogies entre la fumée et le péché

« *Produite par un foyer placé sous une cheminée à mauvais tirage, je me répands dans les appartements, où je cause toutes sortes de dégâts et de*

désagréments. Chrétien, quand ton cœur n'est pas attiré en haut par l'amour de Dieu, tu vis dans le péché, qui, comme moi, se traîne en bas, vers les créatures, et t'apporte aussi mille dommages et mille maux. »

Pour bien saisir ce premier sermon de la fumée, voyons les nombreuses analogies que le péché présente avec elle.

1° C'est le feu qui produit la fumée : pas de fumée sans feu. C'est aussi un mauvais feu, le feu de la concupiscence, c'est-à-dire de l'amour qu'on n'a pas su régler et faire monter vers Dieu, qui produit le péché. Craignons de laisser s'allumer ce feu en nous.

2° Le feu qui produit la fumée est un feu destructeur. Ainsi le mauvais feu de la concupiscence, en produisant le péché, multiplie les ruines dans notre âme. Il anéantit en nous le temple spirituel dans lequel habitait la Trinité ; il détruit les vertus, les dons surnaturels et les mérites acquis. Si l'on voyait ces ruines, on s'écrierait avec larmes : « Le feu a passé par là, quel désastre ! »

3° La fumée prend à la gorge en y faisant pénétrer une forte odeur et un goût désagréable. Ainsi le péché ne laisse après lui qu'amertume, trouble, ennui, dégoût, honte, remords, crainte, et quelquefois terreur, désespoir. L'âme qui l'a laissé entrer répand autour d'elle une odeur de cadavre.

4° La fumée obscurcit l'air. Ainsi le péché, en faisant détourner les yeux des lumières de la foi, plonge l'âme dans les ténèbres. Elle ne voit plus Dieu, elle ne voit plus le ciel ni le chemin qui y mène. Elle marche dans un redoutable égarement.

5° La fumée fait pleurer les yeux. Ainsi le péché est la source de bien des larmes, et pour ceux qui le commettent, et pour ceux qui en sont victimes, car c'est lui qui est la cause première de tous les maux.

Pour obtenir le pardon de ses péchés, il faut les pleurer, et si on ne les pleure pas dès cette vie, il faudra aller dans un lieu d'horreur où il y aura éternellement des pleurs et des grincements de dents : *Ibi erit fletus et stridor dentium.* (Math., VIII, 12). Et dans ce lieu, quand le pauvre réprouvé aura versé autant de larmes qu'il y a de gouttes d'eau dans les puits, les fontaines, les rivières, les fleuves, les océans, il ne fera que commencer son enfer.

Le péché n'est pas source de larmes seulement pour le pécheur. Celui-ci en fait pleurer bien d'autres : les innocents, les opprimés, ses victimes ; il fait pleurer les familles, les parents, les pasteurs.

Oh ! combien de larmes le péché a déjà fait verser sur la terre, et combien il en fait verser en enfer et en purgatoire !

6° La fumée en un instant se dissipe et s'évanouit. Ainsi en est-il du plaisir et des prétendus avantages que le pécheur compte retirer de ses fautes.

Le psalmiste l'a dit et redit sous bien des formes frappantes : « *Dejecisti eos dum allevarentur.* Vous ne les avez fait monter que pour les précipiter de plus haut. » (Ps. LXXII, 18). — « *Transivi, et ecce non erat.* Je n'ai fait que passer, et déjà il n'était plus. » (Ps. XXXVI, 36). — « *Inimici Domini, mox ut exaltati et honorificati fuerint, sicut fumus deficient.* Les ennemis du Seigneur, dès qu'ils sont arrivés aux honneurs et aux plus hautes dignités, s'évanouissent comme la fumée. » (Ps. XXXVI, 20).

7° La fumée noircit les meubles et les appartements. Ainsi le péché noircit l'âme et lui enlève sa blancheur qui faisait sa jeunesse et sa beauté. L'âme coupable devient affreuse ; elle est plus noire que le charbon. Autour d'elle on peut porter la couleur sombre du deuil, car elle n'est plus qu'un cadavre.

8° La fumée est asphyxiante, c'est-à-dire coupe la respiration. Ainsi le péché empêche la prière, qui est la respiration de l'âme. Le pécheur, en tant que pécheur, ne veut plus, ne peut plus prier, car prier c'est faire monter vers Dieu ses hommages et ses supplications. Or le pécheur tourne le dos à Dieu, le déshonore au lieu de l'honorer ; au lieu de chercher Dieu et de l'appeler, il ne cherche que les créatures et sa propre satisfaction. Aussi Dieu se détourne de lui et ne l'écoute pas.

S'il change, s'humilie et revient à Dieu pour lui demander miséricorde, Dieu l'exaucera comme il exauça le publicain de l'Evangile. Mais tant qu'il restera dans la disposition de vouloir son péché, sa prière ne sera pas une prière et Dieu ne l'écoutera pas ; c'est dans ce sens qu'il faut entendre ces paroles : « *Deus peccatores non audit.* »

9° La fumée rend un appartement inhabitable. Ainsi le péché rend l'âme inhabitable pour Dieu, qui vient là où il trouve l'amour, mais qui se retire de ceux qui sont sans amour pour lui et pour le prochain.

10° Pour faire cesser la fumée, il faut jeter l'eau en abondance sur le feu qui la produit. De même si l'on veut faire cesser le péché lui-même et ses tristes effets, il faut jeter longtemps sur lui les larmes du repentir ; car si on ne regrette ses péchés qu'au moment où on les confesse, on retombe vite ; de même qu'après l'incendie, si on laisse du feu couver sous la cendre, la flamme pourra se raviver. Tout péché, même après le pardon obtenu par l'absolution, laisse subsister dans l'âme quelque attache secrète, qui est comme le feu sous la cendre.

Faisons comme les saints pénitents, si nous voulons nous assurer le pardon et éviter la rechute : pleurons jusqu'à la mort nos péchés même pardonnés. Imitons en cela David, S. Pierre, sainte Madeleine et tant d'autres.

11° La fumée, même dans les meilleures cheminées, laisse de la suie là où elle a passé ; il faut de temps en temps mettre en œuvre le ramoneur. Ainsi, alors même que les aspirations des âmes saintes montent vers Dieu comme la fumée de l'encens, les fautes légères, les imperfections de ces mêmes âmes laissent en elles quelque suie, qu'il faudra faire enlever par le confesseur. Il sera bon, par exemple dans les retraites, de faire quelquefois un ramonage complet, par de bonnes confessions générales.

Mes frères, quand la fumée vous fait éternuer ou obscurcit l'air, pensez un peu à toutes ces bonnes leçons qu'elle vous. donne !

II. — Ne pas se repaître de fumée

« *J'ai bien mauvais goût et mauvaise odeur, et cependant il y a des millions d'hommes qui finissent par me trouver bonne, qui se font une distraction et même une jouissance de m'aspirer dans leur bouche et de me lancer ensuite par bouffées dans l'air. Ils en contractent parfois l'habitude à ce point qu'ils ne peuvent plus s'en passer. Pécheurs, voilà bien votre histoire. Le péché n'est que vanité et affliction. Les premières fois qu'on le commet, il ne laisse après lui que trouble et malaise. Et cependant vous avez fini par trouver votre plaisir à le commettre, vous en avez même pris l'habitude à ce point qu'il faudrait un miracle de la grâce pour vous convertir. Oh ! que fumeurs et pécheurs sont fous de prendre de semblables habitudes et de les garder !* »

I. Les fumeurs. — C'est un fait constaté : le tabac au naturel renferme de deux à huit pour cent de nicotine, poison si violent qu'à la quantité d'un décigramme il suffit pour tuer un chien de moyenne taille, et qu'une goutte de ce même poison instillée dans l'œil d'un chat, le tue instantanément. Les préparations qu'on fait subir au tabac et sa combustion en diminuent beaucoup la nocivité, mais elles en laissent subsister assez pour que son usage soit dangereux, surtout quand on en fait abus, comme quand on fume quatre ou cinq cigares, ou une vingtaines de cigarettes par jour. Par l'abus du tabac, on s'expose à tout un cortège de maladies et d'infirmités : angine de poitrine, cancer des fumeurs, haleine fétide, pharyngite, troubles de la vue et de la mémoire, vertige, sueurs froides, palpitations, maux de tête.

Le danger est plus grand encore quand on fume dans un appartement clos, à jeun, en courant, en lisant, en reprenant des pipes précédemment utilisées, en rallumant cigares et cigarettes éteints.

Autre inconvénient : la chambre, les habits du fumeur et des gens de sa maison, sa bouche et son haleine sentent le tabac.

Ajoutez à cela que l'habitude de fumer, une fois prise, devient une véritable servitude pour le fumeur ; et il faut qu'il s'y soumette non seulement quand il est seul et au repos, mais même au travail, en compagnie, au risque d'en être quelquefois maladroit ou malhonnête.

En quatrième lieu, l'habitude de fumer occasionne une perte appréciable de temps. Le fumeur est obligé de laisser à tout instant son travail pour s'occuper de sa pipe, de son cigare ou de sa cigarette.

Enfin pipe, cigares et cigarettes coûtent cher et l'habitude d'en user grève un budget ordinaire. A la fin de l'année, la somme qu'on a fait passer en fumée forme un assez beau total, qui aurait pu être employé bien plus utilement dans un ménage. Ainsi je me suis trouvé jadis à Lourdes avec un petit fermier du Nord qui faisait son quinzième pèlerinage avec l'argent qu'il dépensait auparavant chaque année en tabac. Il se trouvait fort content de cette substitution.

En quelques années, les catholiques français pourraient, en y consacrant l'argent qu'ils dépensent en tabac, reconstituer le capital nécessaire pour l'entretien du clergé et les dépenses du culte.

En France, les fumeurs consumaient, il y a quelques années, annuellement trente-cinq millions de kilogrammes de tabac.

Eh bien ! malgré toutes ces considérations et beaucoup d'autres qu'on pourrait faire, la presque totalité des hommes ont la bien peu recommandable habitude de fumer. Et il n'y a pas que des hommes : des garçonnets encore en bas âge fument déjà, et même des femmes et des jeunes filles croient se distinguer et se rendre intéressantes en se mettant le cigare ou la cigarette à la bouche. A mon humble appréciation, qui est celle de beaucoup de gens sérieux, elles n'en sont que plus sottes et certainement plus *puantes*.

Oh ! que les hommes sont fous de suivre un pareil entraînement ! Ils sont pour cela plus moutons que ceux de Panurge.

II. — Mais bien plus fous sont les pécheurs qui, comme les fumeurs, veulent bon gré mal gré avaler le poison et trouvent un goût délicieux à ce qui, somme toute, a un goût souverainement détestable et leur est souverainement nuisible.

Il n'y a en effet pas de péché qui n'apporte plus de peine et de souffrance que de plaisir. L'impie sent dans son existence un vide, une incertitude, un trouble qui lui rendent la paix impossible, et il se prive des joies, des consolations ineffables qu'on trouve au service de Dieu. Le blasphémateur lance vers le ciel de lourdes pierres qui lui retombent sur la tête en châtiments de toutes sortes ; les violateurs du dimanche se privent d'un jour de joie et de repos pour se ruiner plus sûrement.

Les enfants qui sont la croix de leurs parents, paieront par des larmes de sang celles qu'ils font verser aux auteurs de leurs jours. Les parents négligents, faibles ou scandaleux, récolteront les ennuis et les crève-cœur que leur procureront leurs enfants. Les haineux, les jaloux, les rancuneux, sont à eux-mêmes leurs bourreaux et s'attirent le mal qu'ils veulent faire aux autres. L'impudique trouve dans ses désordres la honte, le mépris, les maladies, la ruine matérielle et spirituelle, une existence bouleversée, une mort prématurée.

Le voleur ne jouira pas du fruit de ses injustices et sera payé aussi par le déshonneur, quelquefois par la prison. L'avare ne s'épuisera à amasser que pour mourir de faim à côté de son magot auquel son avarice ne lui permettra pas de toucher.

Pensez aussi à cela, fumeurs, en fumant votre cigare ou votre pipe ; considérez combien c'est une folie de mettre son plaisir à se nuire à soi-même en commettant le péché.

III. — La mèche fumante qu'il ne faut pas éteindre .

« *Chrétiens qui avez lu l'Evangile, je devrais vous rappeler ce qu'Isaïe annonçait du Messie et*

que vous devez pratiquer vous-mêmes : « Il n'éteindra pas la mèche qui fume encore, et n'achèvera pas de rompre le roseau brisé. » (XLII, 3). *Même quand les impies sont à côté de nous comme une mèche fumante et incommode, nous ne devons pas marcher sur cette mèche pour achever de l'éteindre. »*

Cette recommandation s'adresse d'abord à tous ceux qui sont dans le cas de pratiquer la correction fraternelle. La correction doit *redresser* et non pas *briser*. C'est, hélas ! le résultat qu'obtiennent un grand nombre de parents et de supérieurs qui par leurs corrections ne font qu'aggraver le mal. A ceux-là le fouet a donné jadis de bonnes leçons (voir *Prédication* 1930, p. 235).

Mais il me semble que la recommandation de ne pas éteindre la mèche qui fume encore s'adresse tout particulièrement à ceux qui ont à soutenir le bon combat contre l'enfer et contre ceux qui se font les complices de l'enfer, car c'est alors qu'on est exposé à ne pas mettre en pratique la recommandation du Maître qui nous demande de chérir nos ennemis tout en les combattant.

Depuis cinquante ans que nous avons la guerre religieuse chez nous, aimons-nous vraiment nos adversaires, répondons-nous toujours à la haine par l'amour, rendons-nous toujours le bien pour le mal, prions-nous de tout cœur pour ceux qui nous persécutent ou nous calomnient, soufflons-nous toujours les flammes ardentes de notre charité sur les mèches fumantes qui nous entourent, pour les rallumer ?

Il n'y aurait cependant de moyen vraiment efficace pour arrêter le mal que celui-là. Assurément c'est notre devoir de nous opposer de toutes nos forces à l'athéisme, à l'odieuse laïcisation, à la guerre faite à notre sainte religion. Nous devons employer pour cela les moyens légitimes, qui ne sont pas en opposition avec l'Evangile. Quelquefois, par conséquent, il est permis, comme Notre-Seigneur l'a fait, de démasquer les faux prophètes, les hypocrites qui trompent et séduisent le peuple ; il faut leur arracher la peau de brebis sous laquelle ils cachent le loup ravisseur. Nous devons faire la guerre à l'impiété et au péché sous toutes ses formes, et par conséquent nous opposer au travail de déchristianisation et de démoralisation qui se fait aujourd'hui. Mais il faut en même temps garder et pratiquer la charité envers les pécheurs et envers *tous* les pécheurs : c'est de foi. Il n'y a pas une seule exception autorisée.

Mais alors la tactique qui, dans cette lutte, consiste à s'en prendre à la personne de nos adversaires, à les noircir le plus possible, à les ridiculiser, à les rendre odieux, à publier au grand jour toutes leurs turpitudes, est-elle la vraie, la bonne tactique chrétienne ? Et de cette tactique peut-on attendre de bons résultats ? — Il est permis d'en douter, car elle a pour résultat d'aigrir, d'exaspérer les méchants, de les pousser à faire beaucoup plus de mal qu'ils ne songeaient à en faire. Et par ce moyen arrive-t-on à leur enlever la faveur populaire ? Hélas ! la multitude suit plus facilement ceux qui flattent ses mauvaises passions que ceux qui lui prêchent uniquement le devoir.

Il n'y a qu'une chose à laquelle tôt ou tard personne ne résiste, c'est l'affection véritable, le dévouement absolu, la charité chrétienne.

Attaquer la personne de nos adversaires, s'évertuer à les noircir, eux et non pas leur œuvre mauvaise, c'est creuser entre eux et nous un fossé infranchissable et les pousser aux extrêmes.

C'est ce que m'a déclaré maint et maint égaré, que j'ai eu la consolation de repêcher à son lit de mort : « Je n'aurais pas dit et fait tout ce que j'ai dit et fait, si on ne m'avait pas tellement mis sous les pieds. »

110

Le couteau

Voici un instrument qu'on porte sur soi, dont on se sert à table ou ailleurs, et qui est bon prédicateur : c'est le couteau.

I. — Savoir morceler le travail

« *O homme, tu te sers de moi à table pour découper, morceler certains aliments, afin d'en rendre possible et facile l'absorption. En cela je te donne la leçon bien sage de ne vouloir pas aller trop vite en besogne et de morceler le travail selon tes facultés. Cela s'applique surtout au travail de ta sanctification. On ne devient pas un grand saint en un jour.* »

C'est en partageant, en divisant les difficultés, qu'on les rend surmontables ; c'est en continuant l'ascension qu'on arrive aux sommets.

Il faut diviser pour régner. C'est ce que fit le dernier des Horaces en face des trois Curiaces, dont l'un était blessé sérieusement, le second un peu moins et le troisième encore intact. Il simula la fuite pour séparer ses adversaires et avoir raison d'eux aisément.

C'est dans ce même sens qu'on dit que Paris ne s'est pas fait en un jour et que c'est petit à petit que l'oiseau fait son nid.

Seules les opérations divines sont simples, simultanées et en même temps complètes. Ainsi d'un seul mot Dieu se dit par son Verbe tout ce qui est en lui, tout ce qu'il fait ou peut faire en dehors de lui. D'un seul regard il voit tout, d'un seul acte de sa volonté il fait tout. Son seul moment présent correspond à toutes les durées incommensurables des créatures ; sans parties et sans composition il remplit de son immensité l'univers.

Mais à mesure qu'on descend l'échelle des êtres, leurs opérations doivent se multiplier pour atteindre le même but. Ainsi il faut des conceptions multiples au moins parfait des anges pour voir ce que le plus parfait voit d'un seul regard mental.

Les hommes, qui arrivent en dernière ligne des êtres intelligents, ont besoin, pour comprendre les choses, d'idées et de mots très nombreux, et il leur faut d'autant plus d'explications que leur esprit est plus borné.

Pour se mettre à notre portée, Dieu a envoyé son Fils qui, comme Dieu, dit tout d'un seul mot, se

faire homme pour parler notre langage, vivre notre vie humaine dans tous ses détails, pour nous donner petit à petit, par la parole et par l'exemple, la science des saints et nous apprendre à monter sans cesse pour arriver jusqu'à lui. Il a établi ainsi la grande loi du progrès incessant dans la science et dans la vertu.

Comme, par suite du péché originel, nous apportons en naissant l'ignorance complète et les sept péchés capitaux en germe, avec leurs fils et leurs filles, le travail de la sanctification est assez complexe ; il demande qu'on s'instruise, qu'on déracine les défauts, qu'on plante et cultive les vertus surnaturelles. Pour mener à bonne fin ce travail, il faut partager la besogne.

D'abord, pour acquérir la science des saints, il faut beaucoup d'application et de temps. C'est pendant la vie tout entière qu'il faut apprendre à connaître Dieu et les grandes inventions de son amour, par l'assistance aux instructions, les bonnes lectures, la réflexion, la méditation, et on mourra encore bien ignorant : c'est à 72 ans que je m'aperçois clairement que je ne sais encore rien, en comparaison de ce qui me reste à apprendre.

Pour l'extirpation des défauts et des vices, il faut aussi un long et persévérant travail. Comme Horace, il faut vaincre d'abord le plus fort de nos vices, celui qui nous fait commettre le plus de gros péchés, ce qui ne se fait pas du reste sans qu'on donne bien des coups aux autres.

Enfin, pour acquérir les différentes vertus et les cultiver, c'est tous les jours de sa vie qu'il faut s'y appliquer, et le travail sera bien loin d'être achevé quand la mort viendra.

O mon petit couteau, rappelle-moi donc souvent que je dois bien partager le travail de ma sanctification, pour devenir tous les jours plus saint.

II. — Les séparations nécessaires

« *Chrétien, je dois te faire songer au couteau, au glaive spirituel que Notre-Seigneur est venu apporter sur la terre et dont il veut que tu te serves pour sa gloire et pour sa sanctification* : Non veni pacem mittere, sed gladium. (Math., x, 34). *C'est du couteau, du glaive des séparations nécessaires qu'il s'agit.* »

Souvent, pour sauver le corps, il faut procéder à l'amputation d'un membre, d'un organe malade. C'est ce qu'on fait dans les cas de gangrène, de cancer, de charbon. Pour les âmes il y a aussi des amputations, des séparations quelquefois bien douloureuses, mais nécessaires. C'est de ces séparations que S. Augustin disait à Dieu : « *Hic ure, hic seca, dummodo in æternum parcas*. Brûlez, coupez, pourvu que vous m'épargniez pour l'éternité. »

Souvent c'est Dieu qui fait ces séparations par la tournure qu'il donne aux événements. Ainsi il ôte à des avares les richesses dont ils faisaient leur Dieu ; il enlève à des libertins, à des libertines, les complices de leurs désordres. C'est par ce dernier moyen qu'il fait de Marguerite de Cortone, d'une grande pécheresse, une grande sainte.

Souvent aussi c'est nous-mêmes qui devons pratiquer les séparations dont parle le Sauveur quand il dit : « Si votre œil vous scandalise, arrachez-le; si votre main vous scandalise, coupez-la, » c'est-à-dire si certaines choses, certaines personnes, certaines positions sont pour vous une cause prochaine de péché, quelque attache que vous y ayez, brisez avec ces occasions, quand même il faudrait pour cela vous condamner à tous les désagréments, aller à la prison, à la mort.

Il ne faut pas craindre non plus d'autres séparations quand Dieu les demande pour appeler à une vie plus parfaite et à la pratique des conseils évangéliques. « Celui qui aime son père et sa mère plus que moi, dit-il, n'est pas digne de moi. » (Math., x, 37). C'est le cas qui se présente souvent quand un jeune homme, une jeune fille se sentent appelés à la vie religieuse. Souvent les parents s'opposent au départ de leur enfant. C'est alors le cas de mettre en pratique la parole de S. Jérôme : « *Per calcatum perge patrem, per calcatam perge matrem, et siccis oculis ad crucem evola*. Passez, s'il le faut, sur le corps de votre père et de votre mère, et les yeux secs allez embrasser la croix. »

Enfin c'est à tous que Jésus demande de manier le couteau du *renoncement à soi-même :* c'est la condition pour devenir son disciple, pour marcher à sa suite sur le chemin du ciel.

A quoi faut-il renoncer pour obéir à ce précepte du Maître ? D'abord à son propre jugement, à sa manière de voir, pour prendre celle du Christ, ensuite à ses attaches humaines par le renoncement *affectif* ou de cœur, en sorte qu'on n'aime rien autant que Dieu, rien plus que Dieu et rien sinon par rapport à lui, car Dieu veut être aimé de tout notre cœur, de tout notre esprit, de toute notre âme et de toutes nos forces. Pour briser avec toutes les attaches désordonnées, il faut manier le glaive.

Cela est nécessaire à plus forte raison pour pratiquer le renoncement *effectif*, en entrant dans la vie religieuse et en faisant les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance.

III. — Le meurtre

« *O homme, tu m'as inventé pour ton utilité. Ne te sers jamais de moi pour le crime. Me faire servir au meurtre ou à la mutilation criminelle des autres, est chose abominable. Crains d'être assassiné, mais n'assassine pas toi-même. Sache aussi qu'il y a bien des manières de tuer ; il en est qu'à tort on ne se reproche guère. On se lave les mains comme Pilate, mais elles restent rouges de sang.* »

Le monde, hélas ! est rempli de meurtriers et d'assassins : meurtriers des corps trop nombreux, meurtriers des âmes bien plus nombreux encore, meurtriers du Christ Jésus presque tous.

En effet, comme il y a deux vies dans l'homme, la vie naturelle et la vie divine, on est meurtrier lorsqu'on tue l'une ou l'autre en soi-même ou dans les autres.

I. L'Homicide spirituel. — D'abord nous tuons la vie divine en nous, et par là nous nous suicidons